

l'inscription bilingue de Naples *AE* 1913, 134 où l'auteur tente de définir les honneurs exceptionnels accordés à L. Munatius Hilarianus, un examen de l'inscription de Mamia à Pompéi et le culte du *Genius Augusti*, sujet qui a depuis été repris notamment par I. Gradel (voir *Emperor's Worship and Roman Religion*, Oxford, 2002, p. 80-81), puis à la Bretagne à propos du temple de Camulodunum considéré comme provincial. Un appendice vient compléter la connaissance des ensembles publics de diverses villes convoqués ici pour comparaison. Un morceau important dans ce livre comme dans la production de D. Fishwick, l'autel des Trois Gaules à Lyon. On trouvera par exemple les deux études successives du prêtre M. Bucc[-] qui pose le problème de la présence ou non à l'autel fédéral d'un délégué lyonnais et une étude très intéressante cachée sous un titre obscur relative à un Trebellius toulousain honoré à Athènes et « premier » flamine du culte provincial à Narbonne (*JG* II² 4193). Ensuite sont envisagés des centres religieux provinciaux d'Hispanie (Cordoue, Tarragone) dans la perspective de la réalité ou non d'une double forum, municipal et provincial, ainsi que des prêtrises de Lusitanie (*CIL* II 473 et 5264) et la carrière très fragmentaire de L. Cornelius Bocchus (*AE* 2010 662) : ce texte a reçu de nombreuses restitutions différentes dont la dernière figurant dans l'*AE* 2011 480 fait l'objet d'une reprise de Fishwick en appendice, l'enjeu étant le sens à donner à *Augusti* : est-ce le *divus Augustus* titulaire d'un temple ou un élément du nom de Tibère ou l'indication d'un flaminat, voire même le terme dans une fonction de légat (ce qui, en toutes lettres, me paraît bien improbable) ? Les interprétations se multiplient. Citons encore une étude de l'aire sacrée de Gorsium en Pannonie et le rappel, revu en appendice, du caractère « sommital » de la prêtrise provinciale pour les membres de l'élite locale, l'accès aux noblesses d'empire étant absolument exceptionnel. – Un beau volume qui honore le souvenir d'un grand savant. Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Darja STERBENC ERKER, *Religiöse Rollen römischer Frauen in "griechischen" Ritualen*. Stuttgart, Steiner, 2013. 1 vol. 17 x 24 cm, 310 p. (POTSDAMER ALBERTUMS-WISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 43). Prix : 62 €. ISBN 978-3-515-10450-0.

S'il est une question difficile dans l'histoire de la femme romaine, c'est bien celle des rôles religieux féminins. Sujet de controverses, passablement imprégnée de jugements moraux et de mépris, et ce dès l'Antiquité, la définition de ces rôles et de la place de la femme dans la religion romaine est au centre de ce volume issu d'une thèse de doctorat. La problématique est posée d'emblée et l'auteur critique une vision qui frapperait d'altérité et de minorisation les pratiques sacerdotales et cultuelles féminines. Aussi faut-il savoir que le titre du volume ne recouvre qu'imparfaitement son contenu car il y est traité autant de ce thème général que des pratiques d'origine « grecque ». Le chapitre introductif notamment, avec son interrogation sur le statut juridique féminin, dépasse largement ce que l'on attendrait. La discussion porte sur la réalité de l'incapacité juridique – dont découle(ra)it l'incapacité religieuse – que l'auteur, textes à l'appui, tend à minimiser en fonction d'extraits des juristes qui montrent une réelle évolution des pratiques au fil du temps, notamment en matière de tutelle et d'activité économique. Elle en déduit donc une incapacité limitée, tout aussi limitée en matière de religion. On peut cependant objecter que ces aménagements

progressifs de la tutelle n'ont en rien modifié l'exclusion fondamentale : la femme est une perpétuelle mineure, ne peut disposer de rien d'équivalent à la *patria potestas*, ne peut exercer aucune fonction publique, etc. Et, comme en droit, l'exclusion du sacrifice existe même si elle souffre de nombreuses exceptions que l'on peut répéter et multiplier. À mon sens, le statut féminin était frappé d'une ambiguïté essentielle : théoriquement exclue par sa nature jugée incapable de revêtir des rôles publics, la femme n'en jouait pas moins un rôle indispensable, soit au niveau public, soit au niveau privé – que ce soit en droit ou en religion (voir *Annaeus* 3 [2006], p. 161-181). Mais ce n'est, en fait, pas le seul pivot de la recherche. Sa position sur cette thématique étant définie, l'auteur va examiner une série de rites et de cultes où les rôles féminins sont essentiels, des fêtes archaïques des *Matronalia* et des *Matralia* à Cybèle, en passant par Bona Dea et Cérès. Ces chapitres approfondis qui cherchent à cerner exactement la portée des rituels, la signification des pratiques, en mettant en exergue les très nombreux exemples du caractère indispensable et central du rôle féminin, en soulignant aussi les jugements de valeur des auteurs anciens – masculins – qui dénigrent et caricaturent les cultes en question, et toute féminité ou féminisation en général, apportent un regard nouveau sur nombre de questions et de problèmes. À cet égard, les pages consacrées aux Bacchanales de 186 où la part progressivement prise par les femmes dans le culte fut une des causes avouées de sa répression en raison de la transgression, voire de la perversion, qu'elle supposait, sont intéressantes. L'ouvrage est important et demande une lecture attentive. Il apporte nombre de réponses pertinentes et de réflexions judicieuses dans un débat difficile : celui du partage des rôles selon le genre. En effet des sources littéraires, l'auteur dégage une ligne de partage morale qui sépare la religion des hommes de celle des femmes : la religion « masculine » est marquée par la piété pure, la rationalité, le contrôle de soi, et l'insertion dans les activités officielles ; la religion féminine est connotée faible, étrangère, extatique, orgiastique dans une perte du contrôle de soi. Je m'interroge toutefois à propos du caractère peut-être excessif de cette définition tranchée : n'est-elle pas issue davantage des jugements de valeur antiques que de la réalité des pratiques cultuelles ? Les choix des cultes étudiés n'influencent-ils pas les conclusions ? Les rôles féminins sont parfois strictement complémentaires de ceux des hommes, je pense aux jeux séculaires. Parfois sévères et participatifs aux rites masculins, je pense aux vestales. – Un ouvrage à lire pour ses apports conceptuels, ses réflexions pertinentes, aussi pour sa valeur historiographique, et son analyse critique des auteurs anciens, mais qui ne clôt assurément pas la recherche.

Marie-Thérèse RAEPSAET-CHARLIER

Attilio MASTROCINQUE, *Bona Dea and the Cults of Roman Women*. Stuttgart, Steiner, 2014. 1 vol. 17 x 24 cm, 209 p., 16 fig. (POTSDAMER ALTERTUMSWISSENSCHAFTLICHE BEITRÄGE, 49). Prix : 52 €. ISBN 978-3-515-10752-5.

Bona Dea constitue une des divinités romaines les moins bien connues. S'il n'y avait eu le fameux épisode de Clodius, il est même probable qu'elle serait encore plus mystérieuse. Et, à la différence d'Anna Perenna pour laquelle l'archéologie et l'épigraphie nous ont apporté des éléments neufs et originaux, aucune découverte